

L'ESPRIT DU LIEU

Gabriel Micheletti

ANN LOUBERT REVIENT D'UN SÉJOUR D'UN AN EN CHINE. Sous le bras plusieurs cartons à dessins qu'elle offre aujourd'hui au regard.

Apparemment, ce séjour n'a pas radicalement changé sa façon de voir le monde mais l'a probablement confortée dans ses précédentes options de peintre et de dessinateur.

D'abord, par le choix du motif. C'est le spectacle du monde, dans lequel elle s'immerge, noté depuis de longues années dans ses carnets "mouleskine" qui l'accompagnent – comme chez d'autres le sac ou le téléphone portable – et sur lesquels elle consigne les choses de la vie, courses, couleurs, météo, notations rapides, croquis saisis au vol de gens, d'animaux, réflexions et pensées fugitives à l'instar de ces poètes ou de ces philosophes qui notent la fulgurance d'une rime ou d'une pensée nées soudain, presque à leur propre insu, de leur pensée en travail

permanent. On retrouve du Bonnard dans cette démarche, qui partait carnet en poche pour fixer la mémoire des choses qu'il restituerait ultérieurement à l'atelier. Ann aussi a besoin du monde pour vivre car pour elle, vivre c'est peindre et dessiner ; et que dessiner sinon le monde qui l'entoure ? Que cela relève tantôt de l'impulsion irrépressible à retranscrire fébrilement ce que lui révèle le détour d'un regard, tantôt d'une démarche plus posée qui conduira à une restitution différée, dans tous les cas, c'est la médiation du dessin qui lui permet d'être liée et reliée au spectacle du monde. Ce travail s'alimente de la nature, de l'humain, du concret, du quotidien. Ainsi chemine-t-on avec elle aux portes du temple, avec la foule colorée, bruyante, animée ; ainsi peut-on profiter d'un arrêt au feu rouge pour se jucher sur le siège arrière d'une motocyclette et enlacer avec elle le motocycliste qui va, anonymement, traverser le chaos



Scène de rue - Temple II, 2012, encres sur papier, 35 x 136 cm.

et la cacophonie d'un embouteillage ; ainsi rend-elle compte, dans les nus qui trahissent cette aisance à s'exposer, du plaisir du modèle à montrer son corps.

Ensuite, par sa façon d'investir le motif : la frontalité, sans détour, avec une économie de moyens, sans surcharge ni fioriture, toujours de la façon la plus simple, la plus immédiate, mobilisant ce minimalisme, ce presque rien qui parfois touchent à la grâce de l'abstraction. Ann Loubert raconte des histoires sans être peintre d'histoires ; par le truchement de la couleur, d'espaces instinctivement délimités par des réserves de blanc qui font comme des moments de pensée et de regard mis en suspens (le vide et le plein auxquels, au cœur de l'Extrême-Orient, il était impossible d'échapper), elle se raconte à travers ces rencontres jusqu'à parvenir à restituer des présences enfouies,

des moments murmurés, d'autres plus tumultueux. Elle ouvre l'imaginaire en nous proposant un lien entre le réel et l'irréel, entre le visible et l'invisible. Son dessin va au-delà de l'image qu'il restitue : il se prolonge, se développe dans l'imaginaire et s'enrichit de l'imaginaire de celui qui regarde le dessin. C'est particulièrement vrai pour les paysages dont les lointains montagneux racontent, silencieusement, ce qu'il y a derrière la montagne. Cela suppose qu'Ann sait lire le monde à l'entour et au-delà : elle en saisit la respiration, qui fait éclore ici vacarme, là silence. Foule et plein, désert et vide. Dans certaines pièces, on perçoit une sorte de condensation, de cristallisation d'un pan entier de l'univers. À ce titre certains arbres pourraient représenter à eux seuls *tous* les arbres de l'univers, comme les trois têtes de Bouddha, pourraient être symboliques de *toutes*



Scène de rue - Temple I, 2012, encres sur papier, 35 x 136 cm.

les têtes de Bouddha. Qui se risquerait à dire que, sous le crayon ou le pinceau d'Ann Loubert, les "genres" abordés ici, portrait, paysage, nature morte sont, aujourd'hui, épuisés ?

Il était, il m'était insoupçonnable que l'on puisse mettre tant du monde et parfois tant du temps – un paradoxe en peinture – dans si peu d'espace, dans un format tantôt imposant, tantôt plus modeste, mais, à l'exception des nus qui sont presque grandeur nature, toujours si dérisoire par rapport au modèle.

Cela suppose posture d'attention, état d'alerte, intériorisation du regard, appropriation du lieu dont chaque instant devient un instant de gloire, alors saisi dans une fusion instantanée et transitoire. Cela suppose d'être habitée par ce monde qui vous entoure. Je l'ai d'abord cru, soumise. Mais c'est davantage habitée que

soumise : un monde se blottit en elle, s'y dissout, traverse, égrène les émotions qui viennent irriguer la feuille, où se mêlent savoir et naïveté : savoir lié à la solide expérience du dessinateur et du peintre, naïveté de l'explorateur qui découvre choses et gens à l'état naissant.

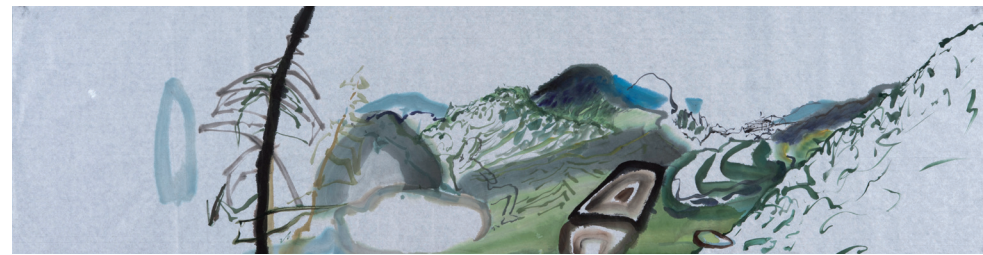
Dans ce cartonnier qui rassemble ces feuilles accumulées au cours du voyage, certaines, relevant de l'improvisation imposée par l'inattendu, pochades rapides volées à l'intuition picturale instantanée, qui en quelques minutes, ou en quelques secondes, trace, anime de touches de couleur ou de quelques traits comme échappés du crayon ou du pinceau, témoignant de leur impérieuse nécessité, certaines feuilles, donc, atteignent parfois ce rare équilibre qui en fait, les perles noires de ce cartonnier. J'en choisirai deux exemples. Oserai-je écrire



Scène de rue - Séance d'acupuncture, 2012, encres sur papier, 35 x 136 cm.

ce que j'ai ressenti en découvrant le motocycliste ? Dans une sorte de raccourci darwinien... j'ai cru, au premier regard, qu'il s'agissait d'un singe (un grand primate, disons) juché sur une motocyclette qui s'est peu à peu révélé être un homme. De même, dans les dessins de cette foule aux portes du temple, l'imprécision et l'intrication des formes traduisent l'agitation de la foule, comme le ferait le flou d'une photo à cause du mouvement.

La question que se pose, inlassablement, le peintre, et Ann Loubert n'y échappe pas, n'oubliant jamais que les arts plastiques relèvent d'une discipline expérimentale, est celle de la représentation et de la présentation. J'entends par "présentation", le fait qu'avec le mode de représentation adopté, le peintre se dévoile, signe une sorte de carte de visite, exprime ce qu'il est : *il se présente* par l'intermédiaire de ce travail. Sans doute est-ce lui prêter



Alishan - Plantation de thé, 2012, encres sur papier, 35 x 136 cm.

une arrière-pensée. Mais, même si je n'ai jamais peint en fonction d'un public, aurais-je été le seul peintre que cette arrière-pensée ait effleurée ? Quelle idée les gens vont-ils se faire de moi, quelle opinion vont-ils avoir de moi, si j'adopte cette option de dessin ou de peinture ? Et tenter de résoudre la question de la représentation parasitée, parfois, par le regard supposé du spectateur qui se mêle au regard du peintre, c'est inmanquablement faire

l'expérience de l'incertitude, sans cesse renouvelée.

On comprend, à la contemplation méditative de ces feuilles de formats très divers, mais spécifiques à chaque motif (paysages panoramiques ou paysages domestiques, campagnards ou urbains, arbres, nus, pèlerins aux abords d'un temple, végétaux...) avec quel sérieux ce voyage, ce projet, ces travaux ont été réalisés ; à quelle exigence à se respecter soi-même, à



Scène de rue - Les Marchands de fruits, 2012, encres sur papier, 35 x 136 cm.



Alishan - Plantation de thé, 2012, encres sur papier, 35 x 136 cm.



Pépé mobylette, 2012, encres sur papier, 137 x 68 cm.

respecter sa propre sensibilité, sa propre éthique, le peintre a contraint son œil et sa main pour conduire crayons et pinceaux vers la solution recherchée. Autant que moi, le spectateur mènera cette inévitable réflexion, muette le plus souvent, intériorisée, sur l'écart entre le sujet du tableau et le tableau lui-même. Interviendront alors émotions et sensations diverses, étonnements, interrogations aussi. Comment, par quel truchement, Ann Loubert parvient-elle à rendre compte d'un motif initial aussi complexe, par une image aussi simple et concise ? Du temps passé à méditer sur chacune de ces feuilles, s'est peu à peu dégagée la réponse, dévoilée la solution qu'apporte Ann à sa propre expérience de l'incertitude : elle a saisi *l'esprit du lieu*.

En posant et en restituant son regard apaisant sur le monde. Et pourtant né de l'intranquillité.